



HOSPITALITÉS

**SITE ABBATIAL
DE SAINT-MAURICE**

CLOHARS-CARNOËT

CREATIONS
& PATRIMOINES

HOSPITALITÉS

ÉLISABETH

AMBLARD

SIMON

AUGADE

THOMAS

DAVELUY

NASTASJA

DUTHOIS

ARNAUD

GOUALOU

OLGA

KISSELEVA

ART ORIENTÉ OBJET /

MARION LAVAL-JEANTET & BENOIT MANGIN

BENJAMIN

SABATIER

CLAIRE

VERGNOLLE

CATHERINE

VIOLLET

SITE ABBATIAL
DE SAINT-MAURICE

SOMMAIRE

Agnès Foiret	4
Anne Maréchal, Christelle Bellec	10
Élisabeth Amblard, <i>À l'œil nu</i>	14
Simon Augade, <i>La Marche de l'Histoire</i>	20
Thomas Daveluy, <i>Soustraction</i>	24
Nastasja Duthois, <i>Vols de jour et bals de nuit</i>	28
Arnaud Goualou, <i>La doyenne du vertical</i>	32
Olga Kisseleva, <i>Bioprésence</i>	36
Marion Laval-Jeantet & Benoît Mangin (Art Orienté Objet), <i>Le rituel du serpent</i>	40
Benjamin Sabatier, <i>L'homme est contraint par la nature</i>	48
Claire Vergnolle, <i>Révérance</i>	52
Multi-Prises (collectif d'artistes), <i>Être artiste, c'est prendre le temps</i>	56
Catherine Viollet, <i>La ligne végétale</i>	58
Gwenaël Guillouzouic, <i>Biodiversité et protection de la nature</i>	62
Biographies	70
Dans la même collection	74
Crédits	77



Avec l'exposition *Hospitalités*, la ligne de recherche arts et sciences de l'Institut ACTE-CNRS développe le second volet d'un ambitieux programme dédié à l'art et la biodiversité grâce à un partenariat inédit avec la commune de Clohars-Carnoët et le Conservatoire du littoral.

De nombreuses réponses sont apportées par la communauté scientifique internationale dans le n°4 de la revue Plastik « Art contemporain et biodiversité : un art durable ? ». On y constate que le réseau international de l'art écologique comprend une petite centaine d'acteurs dont le propos artistique est lui-même une action sur l'environnement. Dans un champ très étroit, les artistes concernés par les destructions engendrées par le progrès créent en mobilisant les forces environnantes, les questions éthiques prenant souvent le pas sur des considérations esthétiques.

C'est autour d'un intérêt commun pour le développement durable, la création contemporaine et le site abbatial de Saint-Maurice que l'idée de l'exposition est venue prolonger l'expérience partagée du comité scientifique de la revue avec Christelle Bellec, responsable culturelle de Clohars-Carnoët et Gwenaël Guillouzouic, garde du littoral.

Dans une équation imprévue, cinq artistes, enseignants-chercheurs et doctorants d'arts plastiques de l'université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne se trouvent réunis au côté de cinq jeunes artistes issus de l'École européenne supérieure d'art de Lorient. Toutes et tous ont en commun de penser que l'art peut sensibiliser le public à la protection du milieu naturel et dans un temps très court, ils ont accepté de s'engager dans l'aventure de la création en un territoire de ruines, d'eau, d'arbres et d'oiseaux.

Dans ce site unique qui conjugue autant de vestiges que de variétés d'espèces, l'art et l'écologie entament un dialogue sans attendre de solution l'un de l'autre. Les modes d'intervention des artistes en faveur de la sauvegarde de l'environnement sont collaboratifs, en prise directe avec la réalité du site, loin du confort de l'atelier. Lorsqu'ils acceptent que ce soit la collecte



La façade de l'ancienne église.

de bois mort de la forêt de Saint-Maurice qui forme une installation, que la hauteur des pousses modifie un tracé herbeux, qu'une taupinière inattendue

occupe une zone qu'ils avaient investie, ils composent avec des contraintes et les ressources de la nature. Les œuvres qu'ils ont conçues attestent d'un tournant réel dans nos mentalités, elles nous disent que l'environnement est l'affaire de tous.

En installant ses sculptures en divers lieux du parc, Arnaud Goualou initie un parcours en trois temps et propose un jeu de rapports entre trois espèces animales en voie de disparition et des

chasseurs. Ainsi, une loutre en céramique empalée par le parasol d'un vacancier illustre une scène où proie et prédateur posent la question de l'équilibre du vivant.

Avec *Révérance*, Claire Vergnolle nous fait partager une expérience physique et émotionnelle en redonnant une forme de vie à un tilleul ancestral abattu à la suite d'une tempête. En reconstituant son ombre portée au sol puis en la recouvrant d'une bâche empêchant toute repousse végétale dans un premier temps, elle permet à toutes sortes de petits invertébrés d'occuper le terrain, réenchantant ainsi les rives de l'étang de leur présence invisible.

Au milieu de l'étang, on aperçoit, tel un poste de vigie, l'œuvre d'Élisabeth Amblard, *Sur l'autre berge*. La barque-nichoir accueille des excroissances de bois coloré et des hôtes de passage, comme si la nature reprenait ses droits en un lieu insolite. Dans *À l'œil nu* et un tout autre registre, l'artiste relève le défi d'une œuvre géométrique monumentale conçue à l'échelle du potager. Obtenir la perfection du cercle au sol avec une tondeuse à gazon est le fruit d'une collaboration entre le jardinier et l'artiste ainsi que des mois consacrés au modelage, à la cuisson et l'émaillage des formes organiques exposées au ras du sol.

Dans une démarche d'alerte, Art Orienté Objet met en exergue la silhouette en néon d'une cigogne dont le corps électrifié rayonne, cloué au mur. La vidéo *Andachstraum* projetée dans la ferme abbatiale nous invite à entrer dans un espace de réflexion et de contemplation. Prenant la forme d'une conjuration, elle explore les cultures en train de disparaître en s'appuyant sur les visions prophétiques de destructions du monde moderne de l'historien de l'art allemand, Aby warburg.



La ferme abbatiale.



L'allée des tilleuls.

Les expériences sensorielles que l'on vit au fil de la promenade dans le parc du site abbatial contribuent considérablement à la modification de notre regard sur la notion de milieu naturel car elles nous invitent à repenser des lignes de conduite et des postures face à l'extinction des espèces.

De manière presque parodique, *Soustraction* de Thomas Daveluy simule la technique scientifique du carottage afin d'extraire puis de présenter divers échantillons du site abbatial de Saint-Maurice. Des prélèvements réels et fictifs sont réalisés en divers lieux, signalant des traces indélébiles laissées par l'action de l'homme.

Invitée par le conservatoire du littoral, en résidence d'artiste à

Abbadia en 2005, Olga Kisseleva pose inlassablement des questions aux scientifiques : comment les arbres s'adaptent-ils à leur environnement au fil du temps ? Les dessins de son livre-grimoire exposé dans la salle du chapitre proposent un parcours dans la survivance et la disparition de l'orme dont on peut voir encore quelques souches en bordure de l'étang, victimes de la maladie de la graphiose. La vie de l'orme révèle les changements climatiques.

Avec un escalier en plein air dont les marches de bois assemblées à partir de rebuts de notre consommation mènent à une impossibilité d'accéder à la vue, barrée par un tronc d'arbre, Simon Augade traduit le monde kafkaïen dans lequel nous sommes.

La Marche de l'Histoire est celle de l'illusion de l'élévation et la nécessité de faire machine arrière comme alternative à la chute et à l'aveuglement.

Sur la terrasse qui surplombe l'ancien jardin médiéval, Benjamin Sabatier livre une série de sculptures de bois et de béton qui brouillent nos repères habituels sur le conflit entre les matériaux. Les assemblages en pin Douglas et béton hydrofugé, ciré, soulignent la croissance entropique du béton qui étouffe le bois. En donnant un aspect végétal aux fines corolles de béton, l'artiste concrétise le principe vital de la mort à petit feu.

Enfin, l'œuvre de Nastasja Duthois prend place dans les vestiges de l'église abbatiale avec *Arantèle*, toile de lin tendue à l'intérieur de la grande arche. Dans la transparence



La chapelle Saint-Jacques, Clohars-Carnoët.

du tissu, on peut observer le fourmillement d'insectes volants, comme un hommage à une grande famille d'organismes vivants menacée. La surface qui comprend un envers et un endroit, nous fait face ou nous tourne le dos, elle fonctionne comme un piège ou un filet qui restitue une nuée ailée dessinée de fil noir. L'atelier vivant que le visiteur peut parcourir à Saint-Maurice a le défi écologique en son épice tout en intégrant une réflexion esthétique sur la nature et le paysage.

En contrepoint puissant et silencieux, comme en prolongement de l'hospitalité, la chapelle Saint-Jacques accueille les grands formats dédiés au végétal de Catherine Viollet. Comme prémonitoires d'une menace, ces œuvres conçues il y a une quinzaine d'années sont d'une troublante actualité car elles réactivent l'inquiétude de notre conscience écologique. *La ligne végétale* compose un ensemble d'œuvres où les linéaments et fines membranes du motif, fleurs, fruits, tiges ou rameaux sont soumis à la suspension et à la gravité. Le geste de l'observation se concentre sur le cycle de la croissance et de la décroissance, en saisit sa force et sa fragilité. Dans cette série de tableaux, l'équilibre du vivant est omniprésent, porté par le dessin et



La salle du chapitre de l'abbaye Saint-Maurice.

la couleur. Le moindre mouvement y est enregistré comme une respiration. Catherine Viollet évoque sa façon d'aborder le dessin à partir du modèle végétal : « Dans le végétal, on peut traquer un réseau de lignes, lignes dans l'air, lignes dans l'espace – les oiseaux, les insectes, les enfants y circulent. La végétation est plus vivante que l'homme. Elle détient le plus grand potentiel d'éternité, sa vie, sa mort continue, son expansion même inquiétante... ».

Cette exposition foisonnante de découvertes et d'interrogations n'existerait pas sans l'engagement fort de Jacques Juloux, maire de Clohars-Carnoët et de Anne Maréchal, élue à la culture, sans le soutien et le suivi sans faille de Christelle Bellec et Gwenaël Guillouzouic, le dévouement des services techniques municipaux. Nous leur adressons nos plus vifs remerciements.

Que soient également remerciés Richard Conte, directeur de l'Institut ACTE dont la confiance a été décisive dans la mise en œuvre de cet événement, Sandrine Morsillo, directrice de la collection *Créations & patrimoines* pour son suivi et son attention à toutes les étapes du catalogue.

Enfin, que les artistes soient remerciés pour leur contribution à penser le monde présent et celui de demain en nous confiant des actes de création qui sont autant d'actes en faveur de la conscience écologique. ▶

Agnès Foiret,
Co-commissaire de l'exposition

Hospitalités, une nouvelle empreinte artistique à Clohars-Carnoët

Depuis 2009, la commune de Clohars-Carnoët s'est dotée d'une politique culturelle irriguant tous les axes de la culture et donnant de nouvelles directions aux établissements existant jusqu'alors, tel le site abbatial de Saint-Maurice ou l'ancienne Buvette de la plage du Pouldu qui a accueilli Paul Gauguin en 1890. En ce lieu de convivialité, autour de de leur hôtesse et égérie, Marie Henry, des artistes tels Meijer De Haan, Maxime Maufra, Charles Filiger, Roderic O'Connor se réunissaient. Des discussions animées autour d'un verre succédaient à des moments de plein air où les peintres plantaient leurs chevalets pour saisir la récolte du goémon, les roches littorales, les rituels des moissons. C'est ainsi que la maison-Musée du Pouldu retrace cette histoire et l'inscrit dans le patrimoine du territoire.

La politique culturelle tournée vers les arts plastiques se veut une politique volontariste dont les maîtres mots sont :

- Rendre accessible et compréhensible les langages contemporains par tous. C'est dans cette dynamique que la commune de Clohars-Carnoët met en œuvre une politique culturelle qui consiste à donner à voir pour le plaisir du plus grand nombre. Au plus près des habitants et des visiteurs des œuvres d'art, inviter à la contemplation, et aussi à la réflexion. L'ouverture de la galerie municipale *La Longère*, le circuit estival *Les Arts en balades* et la programmation d'expositions temporaires en sont la traduction. Environ 10 000 visiteurs chaque année peuvent à Clohars se confronter aux œuvres.
- Soutenir les artistes et la création contemporaine. Depuis 2009, ainsi la commune offre des espaces d'exposition, se dote de moyens pour accueillir des artistes en résidence et favoriser leur création. Enfin, elle s'engage activement dans une politique d'acquisition des œuvres.



Médiathèque municipale Robert Badinter.



Maison-Musée du Pouldu.



Paysage au Pouldu
Paul Gauguin, huile sur toile, 1890.

Cette année 2015, la municipalité propose le circuit *les Arts en balade* sur le thème de l'hospitalité qui, à Clohars-Carnoët, prend tout son sens.

L'hospitalité, c'est réunir, accueillir, recevoir, partager. Décliné au pluriel, cet acte devenu l'exposition *Hospitalités* est élargi aux espèces animales et végétales, au devenir du milieu naturel.

Cette manifestation réunit des personnes engagées autour de la question de la biodiversité qui composent ensemble un projet à multiples facettes dont, à Clohars, une résidence de création aboutissant à un circuit d'exposition. Agnès Foiret, Institut ACTE-CNRS de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Christelle Bellec, et Gwenaël Guillouzouic ont imaginé puis conduit ce projet jusqu'à ce jour. Les œuvres présentées proviennent d'une démarche d'appel à projet qui s'est déroulée au cours de l'hiver 2014.

Accueillir des artistes, soutenir la création contemporaine dans un lieu exceptionnel : le site abbatial de Saint-Maurice sur les rives de la Laïta. Une dizaine d'artistes sont aujourd'hui invités, leurs œuvres se nourrissent du lieu et de son histoire, pour ne faire plus qu'un. Rencontre de deux mondes a priori opposés : les vestiges de l'abbaye cistercienne et les œuvres contemporaines qui, le temps de cette exposition révèlent à l'unisson le génie artistique humain.



Ferme au Pouldu
Paul Sérusier, huile sur toile, 1890.



L'Orangerie de l'abbaye de Saint-Maurice.

Recevoir un public divers. En proposant cette exposition, nous avons l'ambition de faire découvrir l'art contemporain au plus grand nombre. S'adresser aux avertis comme aux néophytes est un défi passionnant. Multiplier les axes d'approche pour élargir les publics, chaque visiteur choisissant la porte d'entrée qu'il souhaite : découverte d'un site patrimonial, d'une biodiversité ou d'une exposition d'art. Et sous le titre de *Polifolia*, des rencontres, des échanges entre les artistes, les visiteurs et les enfants fréquentant les centres de Loisirs du territoire ont été organisées en amont de l'exposition. Accompagner ces jeunes aujourd'hui c'est leur permettre d'ouvrir des portes demain.

Partager une émotion. La présence de l'art contemporain permet d'apporter un nouveau regard sur le lieu et ainsi d'interpeller les visiteurs au détour de leur balade. Cette empreinte de notre temps poursuit les strates des empreintes humaines sur le site depuis l'âge de Fer et donne à voir comment l'homme modèle la nature, forge de sa main les paysages. Créer la surprise, susciter la curiosité là où on ne peut recréer artificiellement le passé, combler le fil cassé de l'histoire par un geste artistique contemporain. Ainsi tous les ingrédients sont réunis pour l'échange, la réflexion,



La salle du chapitre de l'abbaye de Saint-Maurice.

l'émerveillement : l'art, l'écologie, le patrimoine naturel et construit. Sculptures, installations nous invitent à explorer le temps de cette balade artistique de nouveaux chemins.

Et pour donner un écho plus fort encore à *Hospitalités* qui unit la création avec la sauvegarde de la diversité des espèces, c'est non seulement le site abbatial de Saint-Maurice qui est investi mais aussi d'autres lieux d'art de la commune, la chapelle et le parc Saint-Jacques, la Médiathèque municipale, Robert Badinter.

Hospitalités est le fruit d'un travail de passionnés. Qu'hommage leur soit rendu ici. ►

Anne Maréchal,
Adjointe au Maire déléguée à la Culture, au tourisme et aux associations

Christelle Bellec,
Responsable du Service Culturel

ÉLISABETH AMBLARD

À l'œil nu

Entre l'orangerie et l'allée des tilleuls, *À l'œil nu* se situe à l'emplacement même de l'ancien potager de l'abbaye, qui pendant des siècles abrita les espèces médicinales et vivrières cultivées au jardin.

Conservant le tracé des allées contemporaines découpant cette surface de prairie en six polygones – à l'emplacement où les moines organisaient le jardin clos, en espaces définis – *À l'œil nu* s'implante en une série de vingt-six *tondi* (de 250 cm de diamètre), soulignés par la tonte d'allées (large de 150 cm)

en faisant le tour. Ces *tondi* sont de deux natures visant à dialoguer, à entrer en résonance : les uns sont des cercles « réservés » de la végétation « native », herbes folles actuelles, milieu d'une micro faune autochtone ; les autres sont des cercles paillés – avec le mulch local, copeaux des chênes indigènes, intégrant la question d'une culture soucieuse de son empreinte dans son biotope – desquels émergent des argiles fragiles, peut-être même rares, comme l'ont toujours été les cultures du jardin, depuis le Moyen-Âge, en particulier celles de l'*herbalurius* (le jardin médicinal n'abritait qu'un petit nombre de plantes ; objets d'attentions particulières, seules les espèces rares ou étrangères étaient cultivées, les autres plantes, plus communes, étaient collectées dans la nature alentour).

À l'œil nu
œuvre *in situ*, dessin d'herbes et céramiques, aire : env. 2500 m², 2015.





Pour renouer avec la proximité physique de l'homme et la nature au jardin, dans ce lieu en perspective déjà ouvert à la contemplation et au point de vue dans la distance, *À l'œil nu* présente un parcours au spectateur. Dans cet espace ponctué de réserves mixtes, celle « sauvage » de la végétation existante et celle « artificielle » d'une suite de céramiques, elle incite celui-ci à s'approcher dans des allées curvilignes, intrigué par la présence d'un ensemble de croissances, métaphoriquement mises en culture, à ras le sol, rouges et brillantes. Discrètes, elles proposent une nouvelle échelle au(x) regard(eurs). Elles invitent à la proximité, à porter attention à une diversité ténue, en contrepoint aux habituelles grandeurs monumentales des interventions en extérieur, à s'attacher non pas seulement à une vue d'ensemble mais à une suite de regards alternant le lointain et un proche saisi, détaillé, intégrant le vivant végétal et animal. On imagine et on observe que les pièces de céramiques, tout comme les forêts d'herbes, deviennent les refuges éphémères de quelques bestioles, campagnols, grillons ou araignées.

En permanente évolution, par le choix de ses matériaux inscrits dans le temps du vivant, – en particulier : la prairie –, *À l'œil nu* requiert une préparation du site en amont – dessin et tonte des allées – et son entretien au cours de l'exposition. Elle interroge aussi sa future disparition.

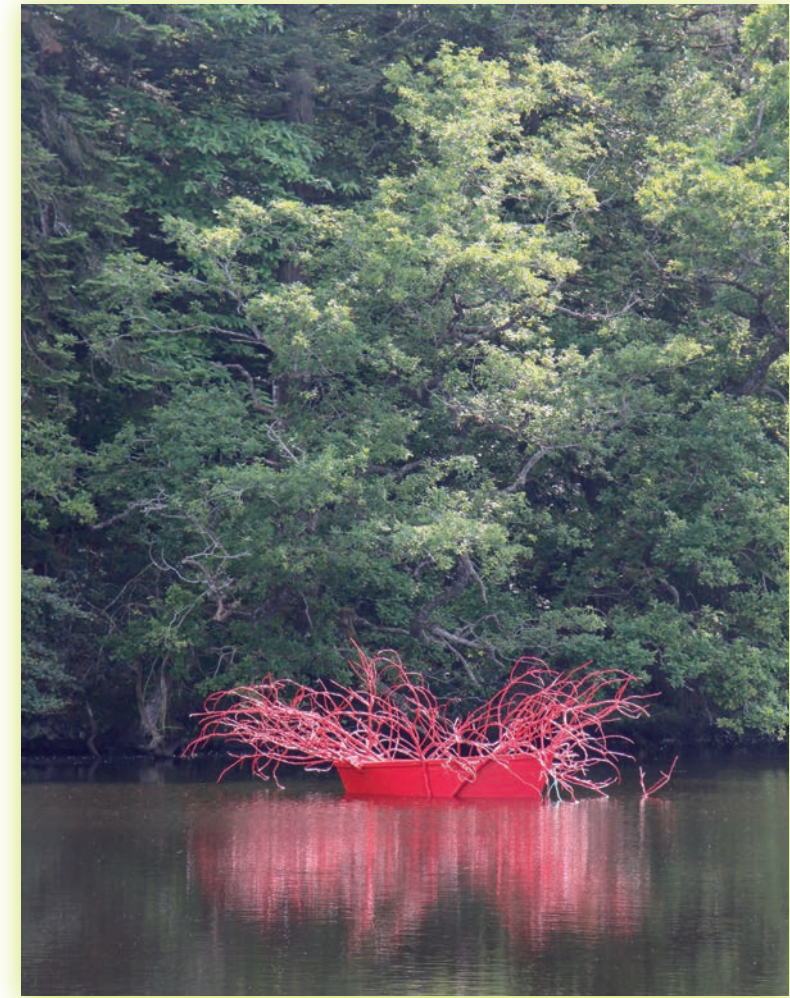


Sur l'autre berge

On voit l'étang comme impassible, étendue d'eau imperméable au regard. Comme le lac, l'étang « est un bloc de silence liquide. Il dispose sa rive comme une limite sur laquelle on se tient » (Jean-Luc Nancy, extrait de la conférence du 06 avril 2005, Panthéon-Sorbonne, Paris). Suffisamment proche pour espérer l'atteindre, suffisamment éloigné pour ne pouvoir y accéder, un objet énigmatique flotte sur l'étang.

Comme lui, il est une surface de projection et un monde de reflets. Il se propose comme un véhicule et comme un poste d'observation, entre deux rives, désignant celle là-bas, où l'on ne va pas, où l'on sait – devine ou aperçoit – vivre toute une diversité d'insectes (nocturnes et diurnes, parmi lesquels, libellules et demoiselles), de poissons (mulets, anguilles, et innombrables alevins), d'oiseaux (colverts, grèbes castagneux, bergeronnettes des ruisseaux,

Comme le bois ou les herbes, les *faïences rouges* donnent à voir le temps de leur émergence façonnée. Elles paraissent telle une matière organique fixée par l'émail. Leurs ramifications rappellent alors, en alternance, la lente croissance végétale, sous-terrainne ou aérienne, de racines ou de branches.



Sur l'autre berge
œuvre *in situ*, technique mixte, dimensions variables, 2015.

martin-pêcheurs, poules d'eau, foulques) ou de mammifères (parmi lesquelles notamment la loutre d'Europe, espèce sensible et protégée).

Il emprunte au camouflage pour se hérissier de branches ; et au fil des jours des oiseaux considèrent cette embarcation arrimée en plein étang comme un possible reposoir, s'associant de manière libre et furtive à l'œuvre.

Aux antipodes de cette apparente intégration, il affiche une couleur rouge – non sans échos aux *faïences* de même couleur – pour signaler sa fabrique humaine.

Tout de bois, l'un manufacturé (partie barque en bois), l'autre brut, ici de chute naturelle ou de coupe (des branchages associés), jalon mental, l'objet hybride se tient dans l'axe perpendiculaire de l'étang, partant des quelques marches du côté entretenu de l'abbaye, pour rejoindre la berge en face, enchevêtrée, rendue à son état de nature, laissant libre cours à la vie sauvage. ▀

SIMON AUGADE

La Marche de l'Histoire

*Entre le béton et l'arbre,
Entre l'Histoire de l'Homme et celle de la Nature,
Entre le sol et une prise de hauteur,
Entre le figé et le vivant,
Entre le minéral et l'organique,
Entre le transformé et le brut,
La Marche de l'Histoire prend sa place.*

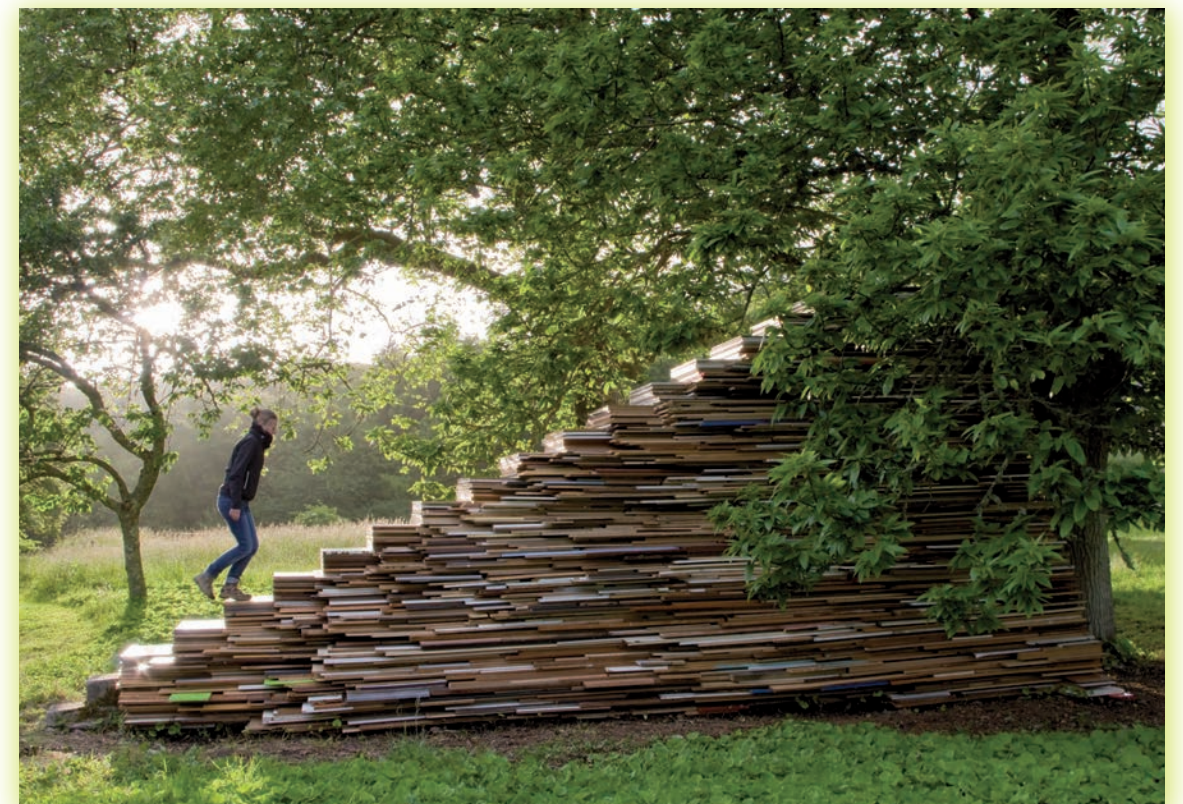
C'est alors un bloc imposant qui vient occuper cet espace et combler ce creux entre les deux éléments opposés, se faisant front et pourtant en dialogue. Confrontation d'une masse compacte de bois transformée et d'un déploiement dans l'espace de la matière à l'état brut, encore vivante.

Intercalés entre le chant des oiseaux et le bruit des feuillages, les coups de marteau ont résonné, perturbant, un temps, ce lieu paisible. À l'image de l'Homme qui s'impose dans son environnement sans se soucier du voisinage...

Un corps à corps est engagé se frottant à la porosité de la frontière du performé. Un labeur long et vain, où l'homme s'use à avancer péniblement, dans l'effort, pour finalement se prendre l'arbre de face... Sans même le dépasser.

L'image d'un homme qui paradoxalement tape sur ce qu'il construit.

Ainsi l'enchevêtrement par strates successives faisant disparaître la précédente couche vient former un amas, un monticule liant le chaos et le construit, l'organisé et l'irrégulier où les planches et les angles saillants dépassent comme pour nous rappeler l'accroc de la vie dans une société qui tend à lisser de plus en plus son appréhension du monde.



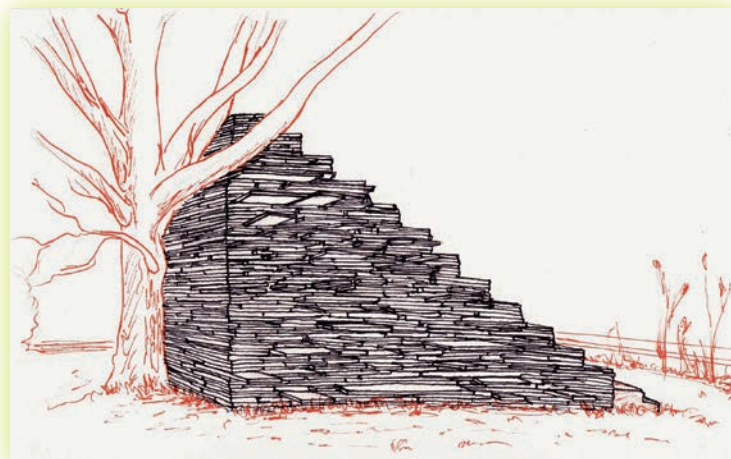
La Marche de l'Histoire
œuvre *in situ*, bois de récupération, clous, 360 x 850 x 400 cm, environ 7 tonnes, 2015.

L'Homme s'attache à ses « vieilles pierres », ici l'accent n'est pas mis sur une des plus illustres mais sur une de celles qui peuvent nous faire trébucher, buter... une de ces pierres qui nous ramène à la dualité de l'homme...

Cet embryon d'escalier en béton qui fait « tache » par son histoire et sa matière, paradoxalement incite à l'idée d'ascension quand on connaît l'obscurantisme des idéaux qui ont animé ces hommes qui l'ont construit... Ascension qui commence en piétinant ce pan de l'Histoire pour le laisser dès la troisième marche derrière nous.

Nous avançons donc, mais sur quoi ? Ces sédiments de notre civilisation actuelle qui jette ce bois, domestiqué à grands coups de colles nocives. Matériaux composites recouverts d'une surface lisse permettant d'enlever la tache d'un coup d'éponge et de cacher la nature néfaste de cette matière transformée, à l'image de la société qui l'a « élaborée ». Ces bribes ayant un temps occupé l'espace intérieur de nos habitations, les ayant organisées, orientées, hiérarchisées, standardisées puis mises au rebut, se retrouvent là, réinvesties dans une construction extérieure impénétrable liant l'objet bâti et son essence originelle.

Les temps se mélangent alors en ce présent où, pas à pas, nous prenons de la hauteur.



Croquis préparatoire, 2015.



Nous marchons alors sur notre Histoire, piétinant notre passé pour tenter d'avancer, de voir plus haut, plus loin en évitant la chute en cours de route. Mais pour aller où ? Partagés entre la vue de l'horizon qui devrait guider notre direction et l'attention où nous posons les pieds, marche après marche.

« Et puis alors ? Tout ça pourquoi ? Ça s'arrête déjà, qu'est-ce qu'on fait là ? Qu'est ce qui nous a poussé jusque-là ? »

On se retourne pour voir si quelqu'un nous regarde, voir de là où on est parti, d'où on vient, apprécier le chemin parcouru...

« Ah si voilà... la biodiversité ! Bah oui mais où, comment ? »

« Tout autour de toi ! La biodiversité... Tu es dedans... au cœur de cet arbre, tu as le nez collé dessus, regarde... elle t'a même agrippée, tu es griffé... juste là. »

Le spectateur est alors mis sur un piédestal, au sommet de la construction... pourtant bien plus bas que la cime de cet arbre... ▶

THOMAS DAVELUY

Soustraction

Soustraction est un symptôme. Symptôme de la manière dont l'être humain tente désespérément de collecter la nature ou de la maîtriser. Dans son ignorance ou son émerveillement pour elle, il l'abîme, sans même parfois en prendre conscience. De manière presque parodique, cette pièce reproduit une technique scientifique (le carottage) afin de présenter des échantillons du site abbatial de Saint-Maurice. Mais ces prélèvements laissent derrière eux des traces indélébiles. Sortes de cicatrices créées par l'Homme, elles interrogent la confrontation entre la nature et les matériaux artificiels.

Nous voulons protéger, préserver, conserver la nature parce que nous la trouvons belle. Alors nous la transformons, nous manipulons son ADN, nous l'ajustons à nos propres valeurs, nous créons des jardins artificiels : les plantes sont modifiées pour correspondre au mieux à nos règles abstraites. Le jardinier qui déverse du *RoundUp* dans son jardin se rend-il seulement compte de la violence de son acte envers la faune et la flore ? Il s'agit d'un amour vache, un amour à sens unique : la nature est étrangère aux notions d'esthétique.

Soustraction

6 cubes noirs disposés sur le site et 6 blocs leur faisant référence présentés dans la ferme abbatiale, bitume, bois, pierre, terre, matériaux naturels, 35 x 35 cm, 2015.





Autant admiratif que curieux, l'humain ne sait jamais comment réagir face à des phénomènes naturels qu'il ne comprend pas. Alors, à la manière d'un collectionneur il prélève, récupère, emprunte, parfois en déséquilibrant l'écosystème, mais ne s'en rend pas compte. Si tenté qu'il y ait un sens (spirituel ou technique) au phénomène de la vie sur Terre, il est à parier que l'être humain aura bien des difficultés à le comprendre un jour. Mais il le cherche continuellement et c'est cela qui rend la science aussi fascinante.

Fascinants, c'est ce que sont les cubes de *Soustraction*. Le bitume crée une profondeur infinie dans sa couleur mate. Comme un trou noir, comme une pupille qui semble nous observer, chaque cube qui vient soustraire un pan de la nature crée quelque chose d'énigmatique. Comme le monolithe de 2001, il questionne autant qu'il inquiète. La forme cubique, aboutissement de la géométrie humaine, finit d'installer le contraste avec l'environnement : Dieu ne trace pas de lignes droites.



Multilocalisée, *Soustraction* s'appréhende en deux temps : par le cheminement du spectateur, sa confrontation à des pansements du sol, du végétal et du bâti mais également dans un autre lieu, avec l'exposé des extractions, comme une tentative maladroite de démonstration de ce que l'Homme désire préserver.

Il ne s'agit donc pas d'une pièce scientifique mais d'une œuvre de science-fiction : elle interroge le rapport entre l'Homme et la nature en insérant un élément fictif. Le sens de cette pièce ne réside pas dans ce qu'elle est, mais dans ce qu'elle projette, ce qu'elle chuchote implicitement. *Soustraction* pose la question, sans fournir de réponse, de la curiosité humaine et de ses conséquences. ▀

NASTASJA DUTHOIS

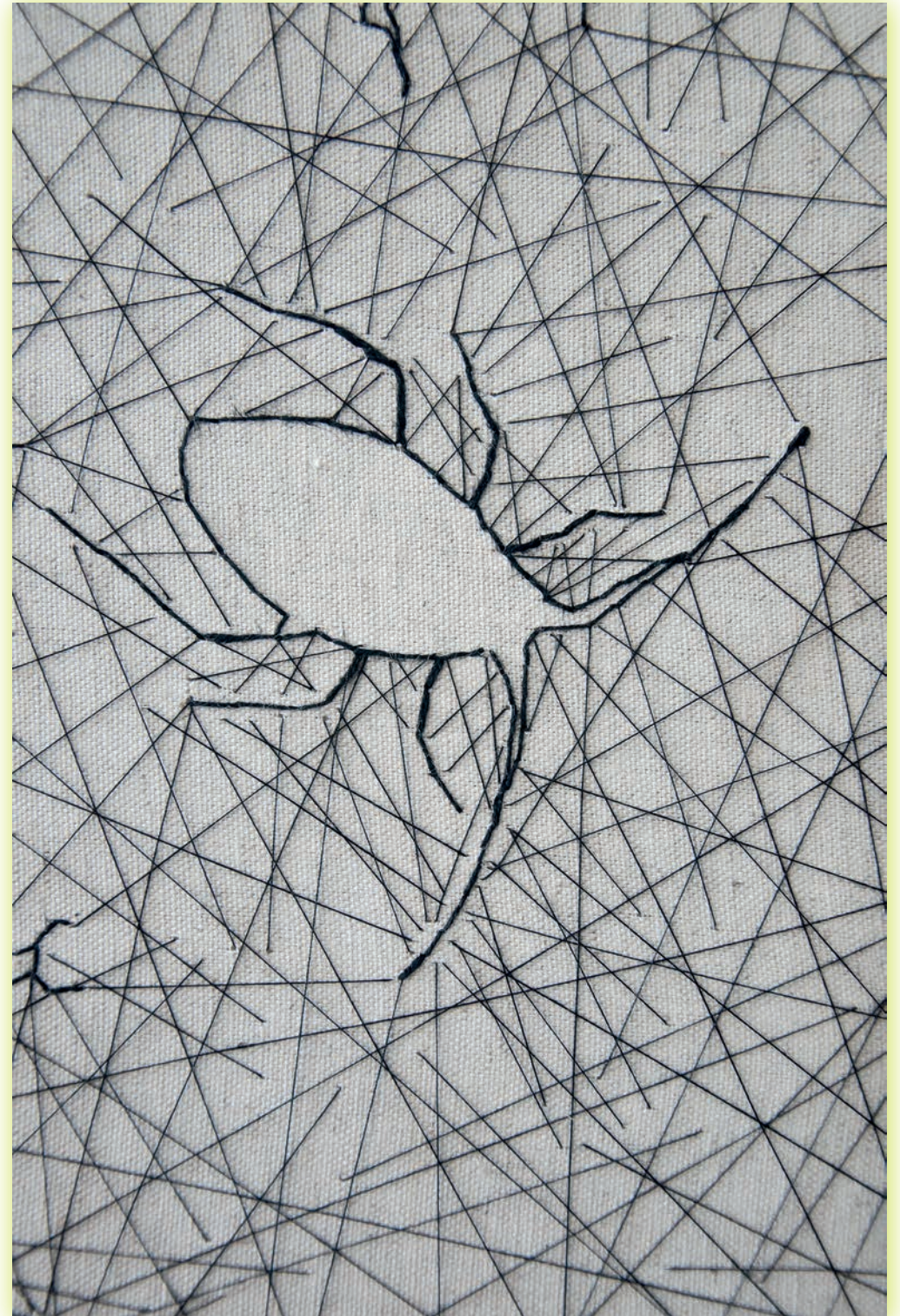
Vols de jour et bals de nuit

*A*pprochez, approchez...
Nous sommes là, tipules et scolytes, sous vos yeux distraits, entre deux graviers, sous un brin d'herbe ou derrière une feuille morte, nos cœurs atomiques battant sous vos semelles de géants. Observez notre monde minuscule et grouillant, imaginez un instant la chevauchée frénétique d'une armée de cynips, pucerons et gendarmes en terres arables. La récolte minutieuse d'un buffet scatophage et nécrophage au sein d'une vie souterraine et subaquatique qui vous échappe.

Agrémentez votre voyage de la compagnie de demoiselles – papillons de nuit volages aux costumes hypnotiques ! Faites vibrer vos mandibules à la mesure d'une *mazurka* ou d'un brûlant *tango*, antennes pointées vers le spectacle saisonnier d'une poursuite ; manège aux allures de sauterie dont la fin – macabre – est vitale.

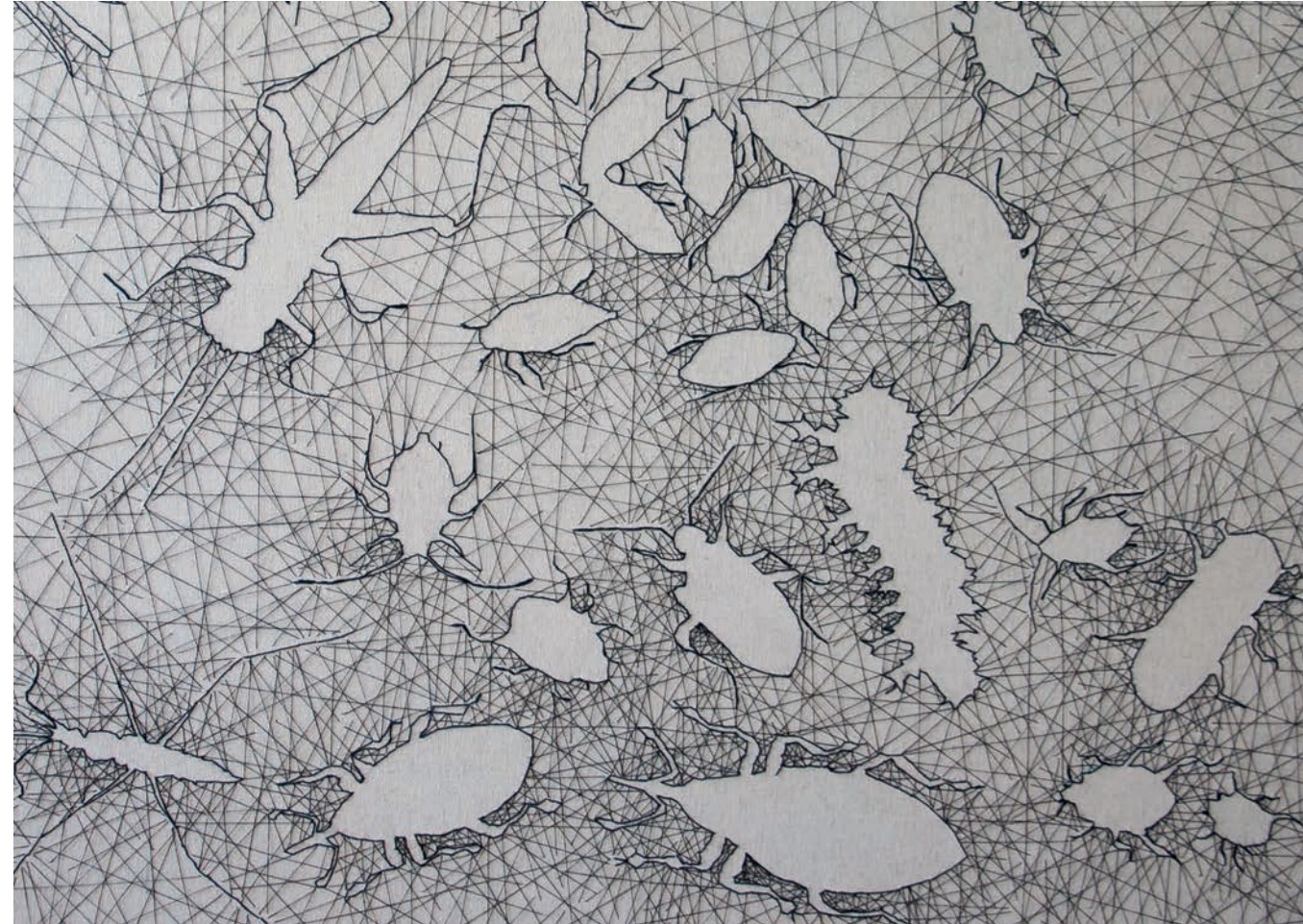
Arantèle

dessin brodé au fil noir sur lin, arche en lamellé collé, 267 x 124 cm, 2015.



On me nomme *Araneae*, meneuse de revue à poils, et je dévoile mes charmes les plus troublants à celui qui, attentif et discret ose m'espionner. Collectionneuse d'invisible, je tisse ma toile tous les matins et c'est entre les ruines et les feuillages que se dessinent mes gargantuesques festins. Mélomane dès ma plus tendre enfance, je pince les fils de soie qui cafardent sans cesse les dernières informations ; j'interprète chaque donnée pour entretenir mon capital santé. Noctambule par excès de gourmandise, il m'arrive d'attendre, en tête-à-tête avec la lune, la noctuelle gamma, l'écaille chinée, le sphinx tête de mort, le grand paon de nuit... tous ces jeunes *couche-tard*, un peu trop fatigués qui rentreraient grisés et étourdis.

Les vibrations de mon filet ronronnent à chaque prise ! Quel plaisir infini de voir ainsi s'étendre ma ménagerie... Les cloportes, mouches et pucerons sont de vraies gourmandises à côté des abeilles et de frelons qui – soit dit en passant – sont de véritables nuisibles bourrés de pesticides !



Croquis préparatoire, 2015.



Ce matin, la rosée a accroché des perles humides et translucides aux hautes herbes où j'ai tendu ma nouvelle toile. C'est un papillon. Un mâle azuré commun d'un bleu pâle mais soutenu qui, le premier, est venu butiner la rosée. Il s'est empêtré dans mes fils. Quelle pagaille, quel raffut ! Un à un, mes poils se sont ranimés, ordonnés en rangées électriques, excitant mes huit pattes. Je suis intervenue aussitôt et je l'ai coconné avec tendresse. Un tissage fin, serré, un linceul digne de sa grâce et de sa chair tendre. Je le garde en réserve, il sera plus goûteux en fin de journée.

Levez les yeux et découvrez ma collection ; un garde-manger unique, le plus grand inventaire jamais réalisé ! Allez-y, contemplez donc d'un peu plus près.

Si vous saviez ce qui arrive quand on tire sur un fil qui dépasse... ▶

ARNAUD GOUALOU

La doyenne du vertical

Saisir ce corps vivace dans la narration. Une sorte d'esprit, habitant du paysage, chimère qu'est la faune, qui hante la verticalité du monde végétal. Le « pur jailli » de Bailly, telles des créatures furtives, s'offrant en regard, quelques secondes, des minutes, nous laissant contempler leur beauté fugace. Un droit divin de se laisser contempler, de permettre aux yeux de s'attarder quelques instants. Puis tout disparaît, la beauté s'en va après la peur qui s'est déjà glissée dans les broussailles.

Figier pour pouvoir éterniser son plaisir.

Invoquer la beauté bestiale dans la représentation.

Comme des créatures de terre, *golems* parés de sang, Pygmalion(s) du règne animal, qui soulignent leur absence par la présence, tels des fantômes figés dans la pierre :

Ici, tout n'est qu'affaire de gracieux combats, celui de la propriété, du pouvoir et de la vie. Une scène ou deux espèces animales, tels des Montaigu et Capulet, se combattent. La proie et son prédateur se font face. Le rouge de l'ennemi est flamboyant, toison ardente pleine d'avidité : celle de conquérir, posséder, faire place nette pour s'installer.

Le videur, rapace maître dans son royaume, joue son propriétaire. Il expulse dans une cacophonie les ailes noires fuyant dans la nuit. Comme un forcené apeurant les petites filles aveugles, courant dans l'obscurité tout en criant, les jupons affolés. Le bec et les serres qui claquent, l'ombre d'un dragon à plumes rouges qui referme ses ailes et se délecte de ses nouveaux quartiers.

Le Videur

œuvre *in situ*, chauve-souris en grès noir, chouette en faïence blanche, structure bois, 250 x 250 x 180 cm, 2015.





Période estivale
œuvre *in situ*, loutre en grès noir,
parasol rouge et blanc, 150 x 100 cm, 2015.



L'étranger, lui, joue les infiltrés et colonise tel un Napoléon asiatique les essaims locaux. Coupant les ailes et transperçant les corps à coups de sabres. Un Samouraï, scindant les airs, attiré par les patterns d'or des butineuses. Le dard de Damoclès est en vol stationnaire.

La Période estivale est en approche. Les ombres à rayures des parasols s'agglutinent. Les peaux s'enduisent et se découvrent. Celle de la faune aussi préparant la collection mode de l'hiver prochain. Pour se « loutrer » en bonne société, il faut savoir porter la mort sur ses épaules avec élégance. Car c'est dans l'indifférence que l'homme aime chasser. Plus l'indifférence est grande, plus les morts sont nombreuses. Et c'est ainsi, sans que l'homme n'en ait conscience, que la faune devint la doyenne du génocide. ►

L'étranger
œuvre *in situ* en suspension, abeilles, frelon et reine des abeilles en faïence blanche, support en bois de tilleul,
90 x 80 x 80 cm, 2015.

OLGA KISSELEVA

Bioprésence

Bioprésence est l'histoire des ormes du parc abbatial, qui est également l'histoire de tous les ormes de France, que la maladie dite « de l'orme » a pratiquement fait disparaître du paysage français. Ces arbres (*Ulmus campestris*) sont victimes de la maladie de la graphiose qui a causé leur disparition.

Lorsque leurs troncs atteignent des diamètres supérieurs à 5 cm les ormes sont attaqués par un champignon parasite et leurs branches sèchent. Il ne reste alors que des souches qui rejettent des branches sans pouvoir atteindre les dimensions d'un arbre.

Cette disparition a diminué l'ensemble de l'écosystème traditionnel et a entraîné la prolifération d'espèces moins riches ou même nocives.

L'œuvre prend la forme d'une bande de papier et est assemblée en forme d'un livre. Les dessins reprennent des images de feuilles et de fleurs d'orme. Vers les extrémités, les feuilles de l'orme sont remplacées par la végétation moins noble, incapable de reconstruire l'écosystème antérieur, qui a pris sa place. Dans la partie centrale du livre, l'orme revient, vivant, reprendre la place qui a été la sienne depuis des siècles. Il s'agit d'un orme d'une nouvelle variété, croisement entre orme champêtre (*Ulmus campestris*) et orme de Sibérie (*Zelkova carpinifolia*), que j'ai développé en collaboration avec les spécialistes de l'INRA – très proche par son esthétique de celle de France – capable de résister à la maladie dévastatrice.

Bioprésence
livre d'artiste, 45 x 60 x 20 cm, 2015.

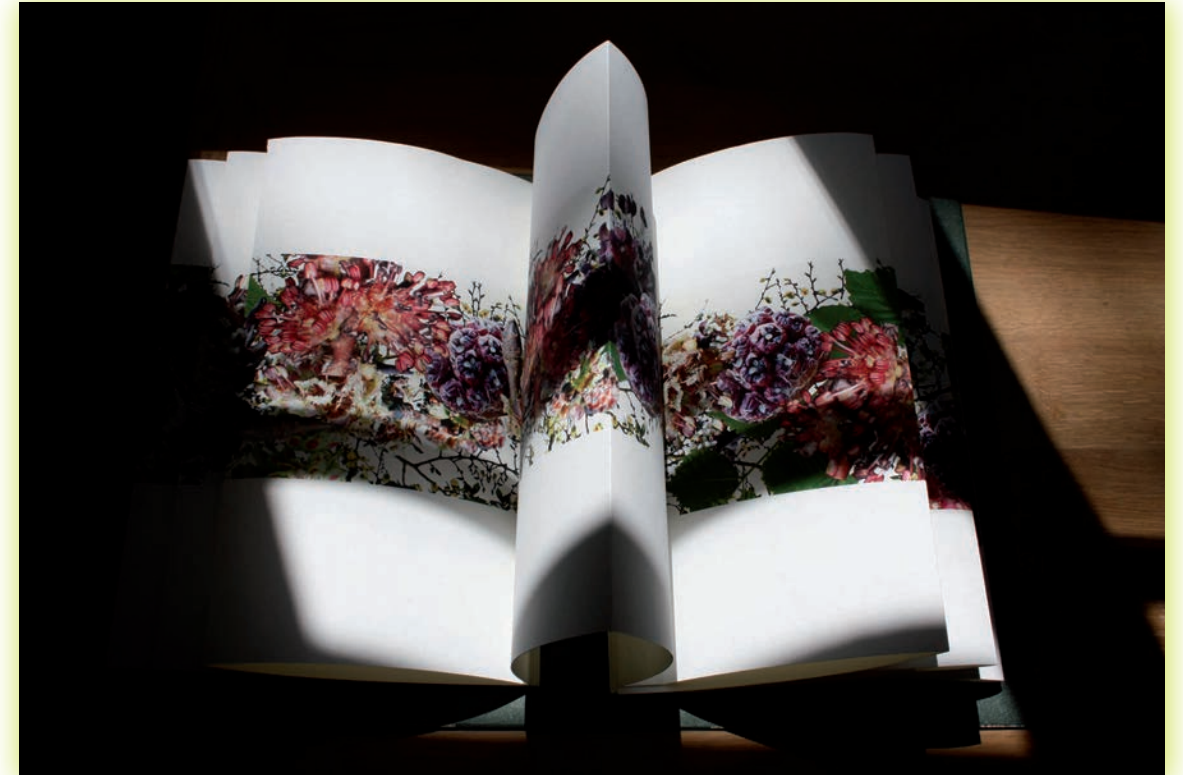




En collaboration avec l'équipe des biologistes d'INRIA, j'ai mis au point un système permettant d'intégrer dans l'ADN d'un arbre un fragment d'ADN d'un parent décédé. L'arbre ensuite planté devient donc une sorte de mémorial vivant.

De cette manière, *Bioprésence* crée un lien entre le passé, le présent et le futur, illustrant le besoin à la fois de rénovation et de continuité. L'œuvre ne cherche pas un retour impossible vers le passé, mais s'appuie sur lui pour continuer vers l'avenir.

Présenté sous la forme d'un livre ouvert, simplement posé dans une vitrine, sous une cloche transparente, il est placé au centre de la salle capitulaire et fait également allusion au savoir et à la science. ▶



MARION LAVAL-JEANTET / BENOÎT MANGIN / ART ORIENTÉ OBJET

En 1923, le célèbre historien d'art allemand Aby Warburg (1866-1929) ébranlé par la violence de son époque est interné en clinique psychiatrique. De cet épisode douloureux va naître un texte étonnant, *Le rituel du serpent*, dans lequel il étudie les rituels des Hopis d'Arizona, pour les confronter avec l'histoire de l'art occidental et la modernité américaine.

Aujourd'hui il s'agit d'un des premiers textes de l'histoire de la pensée transculturelle, mais au-delà de l'étude mythologique qu'il y développe, il s'en dégage des dimensions thérapeutiques et visionnaires pour notre temps. En effet, Warburg compare la culture hopi à une expression encore possible



Il avait ouvert les portes de l'Invisible.



On dut l'interner pour qu'il ne mette pas fin à ses jours ni à ceux de sa famille.

Denksraum
vidéo HD, 7 min, 2015.



son activité de chercheur et de conférencier.



Une source originelle où l'homme tire sa compréhension du Cosmos de la nature désertique.



Muer une angoisse sans visage en complicité avec sa nature incarnée et sinieuse.



Les forces de la nature n'étaient plus conçues comme des configurations biomorphes



mais comme une succession d'ondes interminables

d'un espace de contemplation (*Andachtsraum*) où le lien entre le mythe et la nature n'est pas rompu. Un espace indispensable à ses yeux pour construire l'espace de la pensée (*Denksraum*) et guérir son époque, et sa propre angoisse, face à un terrible pressentiment : celui que l'âge de l'électricité et des télécommunications peut modifier l'espace physique jusqu'à le détruire.

Notre travail artistique se construit sur l'observation du Vivant à travers l'écologie, la biologie, mais aussi l'ethnographie (étude sur le terrain d'une population) et la psychologie. Le cas du *Rituel du serpent* ne pouvait que nous intéresser tant Aby Warburg y dessine une vision globale où les processus naturels sont traités comme les générateurs d'une culture réparatrice. Ce rituel hopi n'étant plus pratiqué aujourd'hui, nous avons puisé dans les rituels que nous avons reçus des Nyoongar (peuple aborigène d'Australie-Occidentale) lors d'un travail effectué en 2011 autour du lac Clifton, eux aussi créés autour d'un couple de serpents mystiques (Walgyi). Ils nous ont amenés à produire une installation singulière et éphémère ayant pour cadre la bibliothèque d'Aby Warburg à Hambourg et dont la figure centrale est un kangourou victime de la route que nous avons enterré, puis déterré afin d'en utiliser et sculpter le

squelette fracturé. Autre victime transcendée, cette cigogne trouvée au pied d'un pylône de ligne à haute tension, que nous avons logiquement redessinée en néon, vision figée dans sa fatalité ondulatoire...

Ces deux visions évoquent la réalité de l'*Andachtsraum* (espace de contemplation), une transposition actuelle de la croyance fermement ancrée chez les peuples aborigènes ou hopis selon laquelle tous les êtres vivants sont liés ici-bas comme ailleurs, poussant à l'extrême le principe de causalité. On retrouve la première en filigrane dans le film *Denksraum*, un film construit autour d'une analyse du monde contemporain à travers notre lecture du *Rituel du serpent*. Dans ce film, nous avons transposé la pensée d'Aby Warburg à l'époque actuelle, dans une prophétie qui nous conduit à sommer le monde de faire une « pause » salutaire, tant que l'espace de la pensée n'est pas détruit par les dispositifs technologiques qui le mettent à mal. ▶





Ils chercheront le sens de ce qu'ils ont perdu



Ils voudront abandonner leurs univers artificiels et retrouver un monde simple.



Ils apprivoiseront leurs peurs.

BENJAMIN SABATIER

L'homme est contraint par la nature... C'est Marx qui donne à cette idée son expression la plus achevée. Selon lui, l'histoire de l'humanité est celle de la domestication de la nature par l'homme, qui cherche à se prémunir contre le besoin. En imprimant sa marque sur toute chose, par son travail, l'homme se réalise lui-même et agit sur son environnement en le modifiant.

En distinguant l'Œuvre du Travail, la philosophe Hannah Arendt quant à elle, oppose l'*homo Faber* et l'*animal Laborans*. L'*homo faber* fait, « ouvrage », tandis que l'*animal laborans* peine et « assimile ».

Le latin *faber*, probablement apparenté à *facere* (« fabriquer ») désignait à l'origine le fabricant, l'artiste œuvrant sur une matière dure comme la pierre ou le bois.

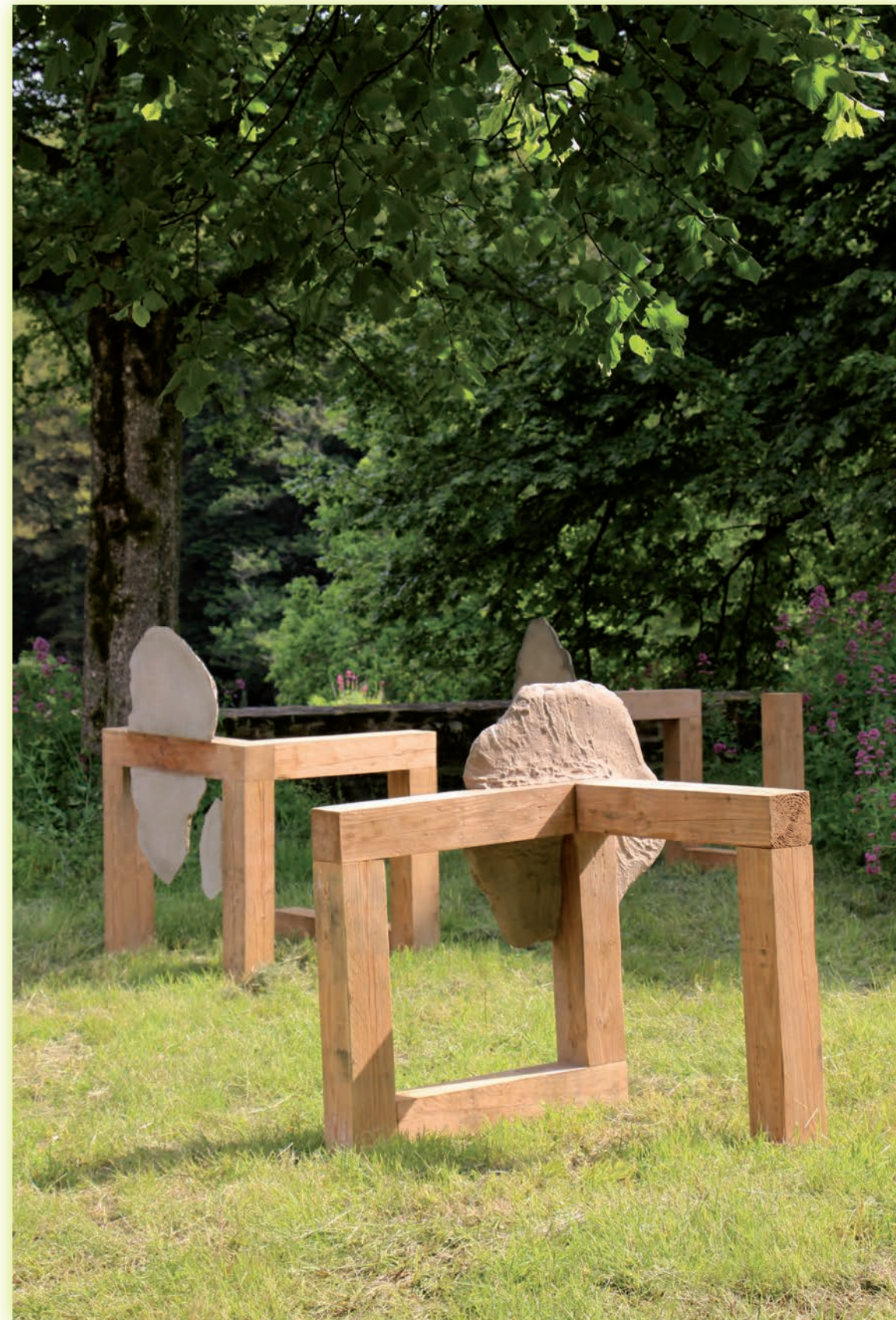
Si l'*animal laborans* demeure de son côté « serviteur » ou « serf » de la nature, l'*homo faber* se conduit en seigneur et maître de la terre. Si l'on suit la pensée de la philosophe allemande, différemment de l'animal qui vit en symbiose avec la nature, l'homme ne s'adapte pas à son milieu mais le transforme. Pour Arendt, la productivité humaine ne pouvait aboutir, par définition, à « une révolte prométhéenne », parce qu'elle ne peut édifier un monde fait de mains d'hommes qu'après avoir détruit une partie de la nature créée par Dieu. Si Dieu crée *ex nihilo*, l'homme crée à partir d'une substance donnée. Puisque son processus arrache la matière à la nature sans la lui rendre, l'*homo faber*, le créateur de l'artifice, a toujours été destructeur de la nature.

D'un autre côté, l'homme lutte contre le processus par lequel la nature envahit constamment l'artifice humain. La protection du monde contre le processus

naturel est une tâche qui exige l'exécution monotone de corvées quotidiennement répétées, autre forme de travail imposée à l'humanité.

Dans cette perspective, comment penser la création, l'œuvre de l'homme, vis-à-vis de la nature, de sa diversité et de sa préservation ?

Sans titre (cube I),
bois et ciment 138 x 125 x 100 cm,
2015.





L'ensemble de sculptures produites et présentées à l'occasion de cette exposition prend en charge ces apories dans un rapport étroit aux spécificités du site de l'abbatiale, conservatoire du littoral.

Elles questionnent notamment la présence des ruines et des multiples couches – quasi géologiques – des différentes époques architecturales qui s'y sont accumulées et portent un regard sur l'activité qui tente de préserver leur environnement naturel.

Le travail humain est ici celui de la réintroduction d'une certaine « naturalité » voire d'une certaine « originalité » du site, en réimplantant dans la flore, certaines espèces plus ou moins disparues mais aussi en cherchant à se débarrasser des incongruités invasives et colonisatrices déposées par l'homme ou l'animal au cours des périodes antérieures. C'est le cas des sapins pectinés indésirables, car exogènes et très conquérants. Le moins traumatisant pour le milieu est d'anneler les sapins pectinés pour qu'ils sèchent sur pied.

À partir de ces indices, mon approche s'est portée sur l'empreinte du travail humain sur le site en utilisant un des matériaux les plus représentatifs de la modernité architecturale : le béton. Celui-ci est mis en relation à avec des structures en bois architecturées en pin Douglas, caractéristiques du travail plus vernaculaire de la construction de charpente que l'on retrouve sur le site. Les matériaux utilisés, qui convoquent l'univers du minéral et du naturel, tissent le sens premier du travail, nous renvoyant à la figure du chantier, au processus de fabrication, à la construction architecturale, à l'abri de l'homme, qui manifeste l'implantation de celui-ci dans un territoire et constitue l'une des premières marques de l'action de l'*homo faber*.

La proposition sculpturale travaille ainsi le contexte du lieu, à travers la confrontation des différentes activités humaines (architectures, ruines, implantation d'espèces arboricoles...) et du site naturel et vient symboliquement rejouer la lutte incessante entre l'homme et son environnement naturel.

Telles des champignons arboricoles ou des parasites en pleine expansion, les formes organiques en béton contrastent et viennent ainsi perturber ces poutres en matière naturelle assemblées à la manière de structures géométriques minimalistes. ▶

CLAIRE VERGNOLLE

Révérence

Une histoire séculaire soufflée en une nuit. Ce sont les vivants qui en gardent une cicatrice béante. La disparition laisse place à un coin de ciel auquel on n'avait pas prêté attention. Plus de feuilles, de fruits caressés par la main du vent. Le platane toujours érigé se retrouve amputé de son binôme. Le tilleul a tiré sa révérence, dans un silence, digne des anciens. À nos pieds, une empreinte muette se dessine. Nos yeux se laissent guider à la lisière du ténu. Un temps suspendu ou le houppier se laisse contempler. Mirage épuré, fantôme du passé, un espace de pensée à ceux qui aiment regarder.

Fini le temps où notre regard, s'élevait jusqu'à la cime. Ce colosse dans son aura nous renvoyait à notre propre verticalité, à notre faculté d'être debout. Aujourd'hui nous baissions la tête, nous le saluons avec respect pour en prendre sa mesure. Aplati au sol, il marque le territoire de son empreinte, fait corps avec la surface de la terre, il nous conte son histoire du temps filé, ou filant, et du temps stoppé net.

Le sol a été étouffé, desséché, « brûlé » par l'absence de lumière. Cette énergie lumineuse, essentielle à la survie et au développement de tous les vivants a été occultée un temps. Privé de sa principale source d'énergie, le sol s'épuise, les espèces déclinent rapidement, la nature dépérit pour former le substitut d'un

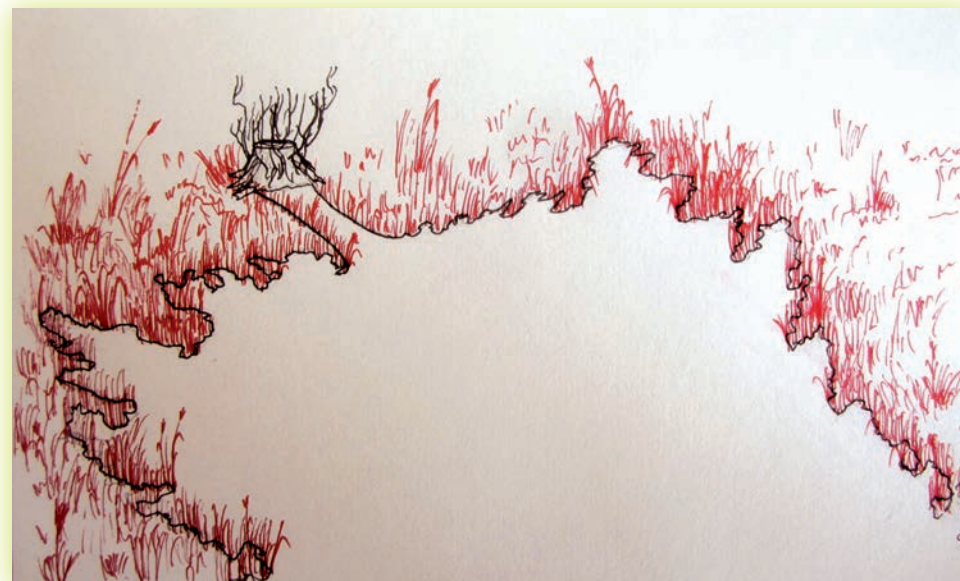
Révérence
œuvre *in situ*, ombre du tilleul dessinée par une surface d'herbe étouffée sous bâche pendant trois mois, 2500 x 2000 cm, 2015.



réfèrent absent. Empreinte silencieuse qui s'offre à notre regard. De cette masse sombre, on se surprend à y lire du détail. Le détail du vivant qui reprend ses droits, une respiration feutrée.

L'apparition fugace de cette trace n'est qu'éphémère et elle se dissipera dans l'eau du temps. Les organismes du règne animal et végétal s'affaireront sous nos yeux, à recréer un équilibre : le cycle de la vie dans toute sa force et sa fragilité. Ils reprendront naturellement cet espace mémorial. Cette empreinte est le témoignage du dialogue et de la considération de l'Homme et de la nature. À travers ces jeunes pousses, ce tilleul centenaire se retrouve, un instant avec nous, tel un fantôme.

Le tilleul veille au-delà du temps qui l'a soufflé : à lui seul et comme un absolu de la trace, il n'est pas tel ou tel arbre anonyme : il est l'espèce entière. L'ombre qui défie le temps. ▶



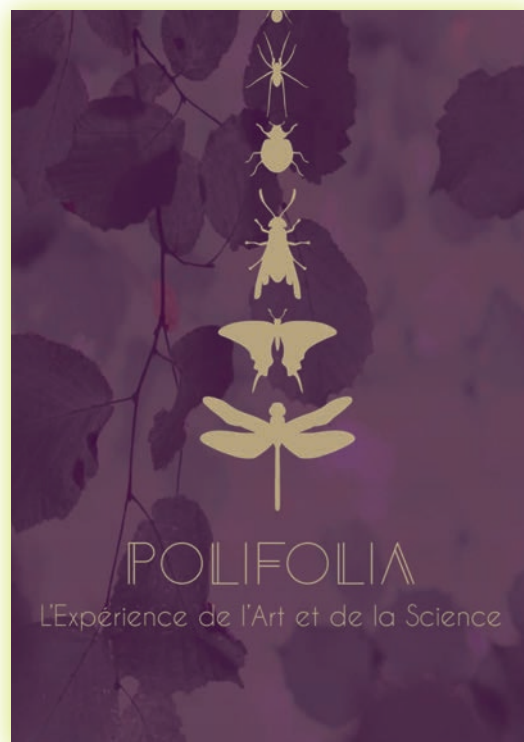
Révérance
croquis préparatoire, 2015.



MULTI-PRISES COLLECTIF D'ARTISTES

Être artiste, c'est prendre le temps, apprendre à regarder, plonger en soi, dialoguer sans cesse de son espace intérieur au monde extérieur, utiliser son être, son vécu, son histoire, ses souffrances, ses rêves, voyager dans l'intemporel entre passé, présent et futur mais c'est surtout être en mouvement, expérimenter, exprimer, révéler, transformer, modeler, assembler, reconstruire, en un mot : créer. L'artiste est une sorte de voleur qui s'empare des questions existentielles, de son histoire, mais aussi de notre société et de la relation complexe et insaisissable qui le lie à son environnement. C'est une tentative sans fin de positionnement.

Multi-Prises est une association qui vise à promouvoir la création contemporaine en fédérant un public au travers de différentes actions culturelles et artistiques. Sculptures, dessins, installations, vidéos, art numérique ou photographie, autant de domaines qui se croisent et se mêlent. La volonté de l'association est d'offrir à tous une ouverture sur l'art contemporain par le biais d'ateliers et d'interventions artistiques. La médiation se trouvait déjà au cœur de notre travail et nous avons réellement approfondi cette dimension en collaborant avec Claire Jusseau (Médiations & Territoires, Scop Chrysalide) spécialiste



Couverture du livret d'interprétation *Polifolia*,
40 pages, mai 2015.

de l'interprétation des patrimoines naturels et culturels et des démarches participatives. Le croisement de nos approches permet de créer un lien supplémentaire entre les œuvres, le site naturel et les visiteurs.

Quelles relations l'artiste tisse-t-il avec la biodiversité et comment les retranscrit-il au travers de son expression plastique ? Comment le spécialiste de la valorisation du patrimoine interroge-t-il les œuvres afin de faciliter la lecture du lieu ?

Si l'artiste écrit son rapport au monde au travers de ses œuvres, le médiateur interroge son environnement par la mise en place de supports (livret pédagogique, table de lecture, expériences ludiques). Par l'écriture d'un scénario, il pique la curiosité du visiteur et lui fait vivre une expérience forte.

Les temps de médiation constituent un projet à part entière que l'on a nommé *Polifolia*. L'objectif principal est d'éveiller la curiosité, de provoquer des réactions chez le visiteur, mais surtout d'apprendre, à regarder, à ressentir et à s'appropriier les lieux. Des ateliers pédagogiques autour de l'art et la biodiversité sont menés auprès des enfants de centres de loisirs du Finistère. Une fois sensibilisés à la thématique, ils sont ensuite conviés à visiter l'exposition durant la période estivale. Enfin une journée dédiée à la médiation est organisée avec le site en accès libre pour le public et des visites guidées menées par les artistes de l'association Multi-Prises et Claire Jusseau.

Polifolia, c'est donc des temps de médiation et d'ateliers, de nouvelles créations et un livret d'interprétation conçus collectivement, en nourrissant des approches artistiques, ludiques et scientifiques pour accompagner le parcours du visiteur. ▶

Claire Jusseau et l'association Multi-Prises :
Simon Augade,
Thomas Daveluy,
Nastasja Duthois,
Arnaud Goulou
et Claire Vergnolle



CATHERINE VIOLLET

La ligne végétale

« Le végétal est en dessous mais c'est parfois l'animal qui affleure. Si la source est cachée, tantôt la figure tantôt la forme ou la couleur vient habiter la toile d'une présence gesticulante, comme quand on « fait signe ». C'est là qu'il y a à voir. »

Ce propos de Joëlle Gonthier évoque très justement ce fil de funambule, là où il m'est difficile d'intituler les toiles, de mettre un nom, un ordre sur ce qui arrive. Dans ce répertoire de formes qui nous semblent à la fois familières et étrangères, la peinture en tant que pratique choisie se fait plan d'émergence, éveil, virulence, afin d'atteindre ce lieu précieux et inconfortable qui requiert du spectateur une décision : doit-on reconnaître ou pas, identifier ou pas... autre chose que la peinture elle-même ? ▶



Sans titre
146 x 114, 1996.

Sans titre
195 x 150, 1999.



Biodiversité et protection de la nature

Le mot biodiversité, « diversité des espèces dans un milieu », n'existe dans le dictionnaire que depuis 1985. Pour autant, cette diversité des espèces existe depuis la nuit des temps. Le terme apparaît dans la presse, dans les textes de loi, de plus en plus et au fur et à mesure que les dégâts sévissent sur notre environnement et que la banalisation des paysages se répand à grande échelle. La réduction alarmante de la biodiversité se constate partout. La révolution industrielle démarrée au XIX^e siècle a nécessité l'usage des énergies fossiles, la capacité à transporter des matières premières en quantité industrielles d'un bout à l'autre de la planète et d'exploiter intensivement des milieux naturels lointains hors du champ de vision du consommateur final.

Plus près de nous, les progrès technologiques provoquent des dommages collatéraux depuis près de 70 ans. Pour faciliter l'agriculture, en Europe, des milliers de kilomètres de talus ont été arasés pour laisser place aux cultures exploitées par de gros engins agricoles. Ces amputations irréversibles du paysage ont provoqué la disparition des espèces qui vivaient dans les haies. Les monocultures attirent les ravageurs spécifiques, ces derniers sont combattus par des techniques de lutte qui ne sont pas sélectives et détruisent également tout un cortège d'organismes, qui étaient juste là, mais pas ravageurs. Les modifications de nos habitations et de notre environnement proche, comme les lotissements et les surfaces de revêtements enrobés qui les desservent, bousculent beaucoup d'espèces champêtres puisqu'elles ne trouvent plus leur biotope. Les espèces horticoles introduites par phénomène de mode ou de profit économique à court terme, remplacent la végétation locale sans offrir de place aux cohortes d'insectes et oiseaux inféodés à des espèces spécifiques.

Face à ces périls, surtout perçus par des initiés, les institutions ont mis en œuvre des politiques de protection des espèces et des espaces. Elles ont défini des réglementations et des actions

en collaboration avec des scientifiques : acquisitions de terrains, les réserves naturelles ou les arrêtés de biotope par exemple pour des territoires donnés. Des circulaires listent des espèces qui nécessitent une protection stricte où qu'elles soient sur notre territoire. La communication est importante pour que le citoyen prenne conscience de



son impact sur le milieu naturel. La protection passe par l'individu qui perçoit l'information et la transmet à ses proches souvent par le biais de sentiments. Force est de constater, les mesures de protections existantes ne sont pas suffisantes pour endiguer certains phénomènes : Raphaël Billé, Docteur en gestion de l'environnement, mentionne 395 espèces européennes en danger d'extinction... Il appartient désormais à chacun de se poser les bonnes questions et de trouver les solutions pour donner l'hospitalité aux espèces en péril en commençant dans notre environnement personnel. Réfléchissons avant de les bousculer et de les déloger avec des produits faisant le « propre esthétique ». Un « propre » triste comme un gazon sans pâquerettes ou sans taupes. Les taupinières reçoivent les plantes venues d'ailleurs et comme le dit le paysagiste Gilles Clément « Il faut parfois faire des concessions ». C'est du donnant-donnant, la nature était présente avant votre pavillon ou votre immeuble, à vous de faire la démarche de compensation qui, multipliée par mille aura un impact positif.

Aux sources de la protection

L'historienne des sciences de l'environnement Valérie Chansigaud explique que la protection de la nature a commencé au XIX^e siècle aux USA par des réserves soustraites aux spéculateurs mais pour les destiner au tourisme naissant. L'acte était « utilitariste et anthropocentriste » ; à cette époque, on préservait les lieux beaux, monumentaux et on supprimait les grands prédateurs mammifères ainsi que les rapaces. La notion de biocénose était ignorée. Ailleurs et plus tard, des incidences apparaîtront avec la disparition des oiseaux insectivores due à la suppression des haies naturelles arborées, leurs milieux de vie. Le déroulement des activités agricoles s'en trouvera affecté. En Europe, la protection passe par les institutions et les associations avec les soutiens et avis consultatifs des scientifiques et les naturalistes qui ont initié des projets concrets de protection des espèces et des milieux.

Les grandes menaces sont liées à nos consommations énergétiques. La raréfaction annoncée des énergies fossiles et leur remplacement par des agrocarburants dévastent des forêts millénaires en effaçant des espèces que nous n'avons pas



encore découvertes. Des grands mammifères africains emblématiques sont encore braconnés pour leurs défenses, alimentant des croyances et un marché très lucratifs. Les guerres entrent également dans la balance, les priorités s'accumulent. Sur l'étal de nos poissonneries nous trouvons des espèces inconnues du grand public, pêchées toujours plus loin et toujours plus profond, signes d'une raréfaction de la ressource côtière habituelle.

Le Conservatoire du littoral et Saint-Maurice

Le Conservatoire protège près du tiers des côtes françaises et fête ses 40 ans en 2015. Dans les années soixante-dix, on a compris que la protection permanente d'un espace passe par son acquisition, et donc la possibilité d'y faire appliquer une réglementation spécifique. Les députés votent la création du Conservatoire du littoral en 1975 et cet établissement achète au fur et à mesure les 200 000 ha littoraux encore sauvages sur nos rivages. Début 2015, 159 000 ha sur 1 500 km de rivage répartis sur 600 sites sont désormais acquis. Ainsi des falaises, des landes littorales, des zones humides, des massifs dunaires de centaines d'hectares sont protégés de façon adaptée. Les espèces inféodées à ces fragiles milieux naturels y trouvent des espaces pour se nourrir, se protéger et pour mener à bien leur

progéniture. Au quotidien, ces espaces naturels publics sont gérés par des agents spécialisés, les gardes du littoral.

Le site de Saint-Maurice, à la croisée des eaux douces de la Laïta et de la marée arrivant du Pouldu, est à vendre à la fin des années 80. Le Conservatoire du littoral y voit non seulement un patrimoine historique et architectural, mais aussi une juxtaposition de biotopes dont certains méritent une protection toute particulière. Les espèces végétales et animales rares découvertes justifient l'intervention dans ce milieu. Avec l'aide du Conseil Général du Finistère, le Conservatoire du littoral acquiert le site abbatial de Saint-Maurice en 1991 et la commune de Clohars-Carnoët le gère. Devenue gestionnaire du domaine, la commune initie la protection d'un domaine qui couvre désormais 123 ha répartis en 93 ha de forêt, 4 ha de parc abbatial, 13 ha de prairies pâturées auxquels il faut ajouter l'étang, des zones humides et des



milieux naturels divers (roselières, landes...). Quatre espèces de plantes protégées au niveau national y ont été découvertes, une centaine d'espèces d'oiseaux transitent ou occupent les niches écologiques offertes par le site boisé, les rives, les roselières les landes et les prairies. Huit espèces de chauves-souris et la loutre d'Europe y sont présentes. Les secteurs forestiers font actuellement l'objet d'un ambitieux programme de restauration du milieu forestier, sur 30 ans, dans une optique biodiversité. Ces actions passent par l'inévitable suppression des espèces de résineux introduits, pour laisser place à une future futaie irrégulière, tout au long des décennies d'évolutions que prendra cette opération. Les secteurs forestiers les mieux conservés sont classés en îlots de vieillissement, aucune intervention humaine ne viendra troubler le cycle forestier naturel, de la germination d'un arbre, jusqu'à son pourrissement complet. La notion de développement durable actuelle s'articule autour des trois données qui sont l'économie, le social pour le bien-être des citoyens et l'écologie. Les deux derniers points sont présents dans le projet de développement de Saint-Maurice.

Nul ne peut exactement compter le nombre d'espèces vivantes qui occupent ces lieux, nous essayons d'apporter des conditions de milieu optimales pour accueillir chacune d'elles avec ses exigences de gîte et de nourriture. Le travail consiste à offrir à cette foule d'être vivants des espaces qu'ils ne trouvent plus ailleurs. Cela passe par un devoir de laisser pousser l'herbe à certains endroits, de laisser en place les arbres morts.

Les actions d'hospitalité de Saint-Maurice

Saint-Maurice est resté à l'abandon de nombreuses années. Dans la ferme en ruine, une colonie de chauves-souris grands-rhinolophes s'était installée et avait pris ses aises dans les différents niveaux du bâtiment. Lorsqu'il a fallu remettre en état la ferme, plutôt que de les chasser, il nous est apparu évident de conserver des espaces pour cette espèce rare, exigeante en terme de gîte et protégée par la loi. C'est ainsi qu'a été créé le grenier des chauves-souris, équipé de caméra à vision nocturne, pour que le public puisse les observer sans déranger.

Au cours des dernières années, ce projet a eu un impact très fort sur des milliers de personnes pour la protection des chauves-souris et en





tant que modèle d'une restauration d'un bâtiment. Forts de cette expérience, d'autres gîtes ont été créés dans la grange et le chartrier, datant du XIII^e siècle, a été aménagé de façon à héberger des chauves-souris durant des périodes différentes de l'année. Dans la forêt de Saint-Maurice sont inventoriés 67 arbres présentant des cavités qui peuvent abriter des oiseaux ou des mammifères, ces arbres sont marqués et ne seront jamais abattus.

Construction et positionnement du site pour les choix des propositions artistiques.

Avec l'exposition *Hospitalités*, l'art contemporain donne à interroger, *in vivo*, les principes écologiques. Ainsi, le projet *En plein vol* d'Élisabeth Amblard prévoyait qu'une colonie de larves de coccinelles européennes vienne élire domicile sur le rosier « Évêque », près de l'Orangerie. La nuée rouge aurait assuré que des pucerons ne l'envahissent pendant l'été. S'est donc engagée une discussion avec l'artiste. Du point de vue du jardin artificiel, le puceron est un ennemi du jardinier, affaiblissant les plantes cultivées et il est vecteur de maladies. Du point de vue des réseaux trophiques dans les écosystèmes, le puceron est un élément important. Si



le puceron est indésirable sur certaines espèces cultivées, il alimente les oiseaux et autres insectes, il a donc sa place dans la biodiversité. En jardin on lutte contre lui, dans la nature on le laisse. Les coccinelles européennes, elles, espèce amenuisée par l'introduction inamicale des coccinelles asiatiques, si elles n'étaient pas soutenues par la main de l'homme, pourraient en venir à disparaître. Mais, par principe, on évite l'introduction d'espèces sur les sites du Conservatoire. *Statu quo.*

Artistes et citoyens au rythme de la création

Plusieurs œuvres monumentales à l'intérieur desquelles on peut cheminer utilisent la végétation du site, sa capacité de l'herbe à croître comme dans *À l'œil nu* d'Élisabeth Amblard, ou à pourrir, disparaître et réapparaître comme dans *Révèrence* de Claire Vergnolle. Un important travail préparatoire aura été programmé sur place pour obtenir un résultat le plus proche possible des esquisses. Pour *À l'œil nu*, l'éloignement géographique entre l'artiste et son œuvre a nécessité des collaborations techniques précises et régulières pour que l'équipe de Saint-Maurice prépare la parcelle de

l'ancien jardin médiéval au plus juste durant trois mois avant l'installation. Cela n'a pu fonctionner qu'avec la délégation de l'artiste et la vigilance du jardinier devenu assistant de création de l'œuvre.

Les causes de réduction de la biodiversité sont multiples et complémentaires, à différentes échelles. Au niveau de l'individu, il est possible de mener des actions dans le sens de sauvegarde la biodiversité. Accueillir, montrer, susciter des questions sont à notre portée et nous pouvons prendre le temps de la réflexion. Qui se cache dans nos jardins ? Des oiseaux dorment-ils chez nous ? Des troupes innombrables et minuscules parcourent notre sol et nos plantes.

Transmettre est un devoir, quel qu'en soit le moyen, envers le citoyen, afin de lui donner le goût de regarder la nature et une envie de la préserver. Chacun peut mieux faire, c'est là que se trouve l'espoir d'une meilleure considération de notre impact sur notre environnement. ▶

Gwenaël Guillouzouic,
Garde du littoral



Biographies



Élisabeth Amblard

Née en 1973 à Clermont-Ferrand, vit et travaille à Paris et dans l'Oise.

Ancienne élève de l'École Normale Supérieure de Cachan section Arts (1993-1997) aujourd'hui, maître de conférences en Arts et Sciences de l'Art à l'Université Paris 1 – Panthéon Sorbonne. Les articulations dessin et objet, dessin et espace, dessin *in situ*, dessin « in progress » sont au cœur de ses recherches artistiques.

Les œuvres d'Élisabeth Amblard portent au regard un éventail ouvert et sensible des modes d'émergence de la forme. Ses installations se nourrissent de référents repérables, questionnent avec obstination la temporalité – du fait plastique, des objets, de l'expérience d'un « être au monde » –, l'organicité, la croissance (contrainte ou pas), et par proximité, les logiques du déploiement, réel comme imaginaire. Que ce soit un dessin ou une céramique, pour Élisabeth Amblard il s'agit toujours de temps, celui du tracé, celui du modelage de l'argile humide, souple, malléable qui enregistre le contact immédiat de la main. La forme se développe peu à peu et s'inscrit dans l'espace.



Simon Augade

Vues dans leur ensemble, les installations de Simon Augade permettent de saisir l'homogénéité nuancée de sa démarche en même temps que le dialogue récurrent entre le géométrique et l'informel : la ligne (comme norme) et le débord, les contraintes intérieures et le besoin irrésistible de les transgresser. Dans la réalisation de ses sculptures-installations, l'artiste s'investit tout entier dans un corps à corps très physique, dans sa volonté d'agripper l'espace, se faisant tantôt maçon, tantôt menuisier ou funambule. C'est aussi pour lui une façon de mettre en évidence la précarité, la fragilité, l'aspect bancal et éphémère de nos vies et des espaces que l'on se construit.

Ainsi depuis l'obtention du DNSEP à sa sortie de l'École européenne supérieure d'art de Bretagne, site de Lorient en 2011, Simon Augade (né en 1987 dans les Hautes-Pyrénées) s'affaire à saisir les espaces et les publics au travers de résidences artistique et autres projets d'expositions ici et ailleurs.

<http://base.ddab.org/simon-augade>



Thomas Daveluy

Un coin de rue, un réservoir d'eau du siècle dernier, une chapelle du XV^e siècle, un abri anti-aérien, un vieux hangar abandonné, une ancienne conserverie au beau milieu d'une île, un passage piéton sous la route, autant de lieux où il s'est arrêté, l'espace d'un instant pour les regarder autrement. Ces lieux, il les a réinvestis, soit en les filmant, soit en y faisant intervenir des images, de la lumière ou des objets.

Arriver dans un nouvel espace est toujours une redécouverte du monde. Comment se l'approprier ? Comment y vivrait-il, que ferait-il si ce lieu lui appartenait ? Sans lieu impossible de créer.

Il faut un point de départ. Ce lieu a ses limites, ses contraintes (« l'art naît de la contrainte » disait Perec), qui le dirigent dans son travail. Elles dessineront le chemin qui amènera à la finalité de l'œuvre. À ces lieux, Thomas Daveluy confronte des espaces : celui de la vidéo ou de la sculpture. La vidéo lui permet de contrôler le temps et les dimensions selon des règles que le monde, dit réel, ne permet pas et la sculpture l'autorise à intégrer des objets de science-fiction dans le réel.

<http://thomas-daveluy.fr> - <http://base.ddab.org/thomas-daveluy>



Natasja Duthois

Nastasja Duthois tisse sa toile à la manière d'une araignée dans un but précis : attirer une proie comme elle attire le regard du spectateur. Elle a trouvé dans la broderie une interface pour incarner ses manipulations numériques sans renoncer à la sensualité du matériau. L'artiste nous retrace ses histoires au plus proche de l'humain, profile la solitude noyée par la foule, tisse des relations et fait naître des filiations.

Née à Ganges dans les Cévennes en 1986, Nastasja est diplômée des Beaux-arts de Lorient avec un échange au Dublin Institute of Technology en Irlande et une année en Master Métiers du Patrimoine. Son parcours multiple l'entraîne à étendre ses pratiques : photographie à l'Hasselblad, dessin numérique, au stylo bille ou au fil de nylon jusqu'à des installations lumineuses.

<http://base.ddab.org/nastasja-duthois>



Arnaud Goulou

Né en Bretagne en 1987, l'artiste vit et travaille à Lorient. Il aime naviguer entre différentes pratiques plastiques, du dessin au stylo bille vers l'écriture, de la sculpture céramique à la photographie. Diplômé en 2011 à l'École européenne supérieure d'art de Bretagne, site de Lorient, il a depuis transmis sa passion par le biais d'expositions, de workshops dans des écoles d'art.

Ce qu'il aime, c'est raconter des histoires. C'est dans les interstices de la narration qu'Arnaud Goulou nous conte ses rêves. L'animal en est devenu le héros, figure muse, qui hante son travail. Le dépeindre avec beauté à la limite de l'humanité. Il recherche avant tout de cultiver l'imaginaire, l'invention, se nourrir des récits passés pour en créer de nouveau.

<http://arnaudgoulou.wordpress.com/>



Olga Kisseleva

Née en 1965 à Leningrad (Russie).

Vit et travaille à Paris et Saint-Petersbourg.

Le monde du numérique, des sciences, des nanotechnologies, des messages codés prend vie de façon palpable dans ses œuvres.

Directrice de l'équipe Art & Sciences à l'Institut ACTE (UMR CNRS 8218), elle mène un travail de recherche sur les processus de création en articulation avec les sciences et les technologies contemporaines, notamment, autour des nouvelles formes de l'art qui ont vu le jour suite au développement des

nanotechnologies, de la physique quantique, de la biologie génétique et elle s'est imposée au niveau international comme l'une des fondatrices du mouvement Art-Science.

Objets étranges et dispositifs étonnants donnent corps aux installations de l'artiste et ne dévoilent leurs mystères qu'aux spectateurs curieux. Ils accèdent alors à un univers invisible, peuplé de chiffres, de nombres, de lignes de code, où le Temps s'écoule. Les pièces d'Olga Kisseleva interrogent sur notre affinité au monde dans une société hyper-connectée et consommatrice à l'excès. L'artiste donne ainsi l'occasion au spectateur, le temps d'une œuvre, d'une exposition, de prendre un peu de recul sur sa pratique du numérique et son attitude de consommation.

Ses œuvres font partie de nombreuses collections. Elles ont notamment été présentées au MoMA (New York, USA), au Centre National d'Art Contemporain (Moscou, Russie), à l'ARC (Paris, France), à KIASMA (Helsinki, Finlande), au Consortium (Dijon, France), au Musée Nacional Centro de Arte Reina Sofia (Madrid, Espagne), dans les Biennales de Venise, d'Istanbul, de Dakar, de Tirana, de Rennes, de Moscou et de Berlin.

www.kisseleva.org



Art Orienté Objet

Marion Laval-Jeantet et Benoît Mangin

Marion Laval-Jeantet, artiste, et Benoît Mangin, metteur-en-œuvre, mettent l'*écologie*, comprise comme la science interrogeant nos conditions d'existence, au cœur de leur démarche artistique. Depuis 1991, ils travaillent l'installation, la performance, la vidéo et la photographie *autour du thème du Vivant*. Ce qui les conduit à aborder aussi bien la biologie, que les sciences du comportement (psychologie et éthologie, d'où la forte présence animalière dans leur travail), l'écologie ou l'ethnologie dans des créations poétiques et inattendues, autant politiques que visionnaires.

Leur souci écologique les porte à produire des œuvres où le caractère artisanal est revendiqué et le recyclage fréquent, leur octroyant un caractère de bricolage de haute volée. Pour eux, la notion de recyclage va jusqu'au recyclage des idées éprouvées, qu'ils ont définies comme *ready-thought* dès le début de leur collaboration.

Leurs travaux dans le domaine de la biotechnologie les ont rattachés au mouvement *Art Bio-tech* (Jens Hauser, « Le Lieu unique », 2004), et ils sont souvent rangés parmi les artistes aux frontières de l'art et de la science. Mais on pourrait aussi bien les classer comme des artistes observateurs sociaux, des artistes anthropologues qui prôneraient une expérimentation des systèmes qu'ils analysent par la forme. Ainsi Marion Laval-Jeantet mène de front une pratique professionnelle de chercheur en ethnologie et en psychologie. Leur mode opératoire est de se confronter à un « terrain d'expérience » pour tirer de l'expérience vécue une vision transmissible, un « objet actif ».

www.artorienteobjet.com



Benjamin Sabatier

Né en 1977 au Mans. Vit et travaille à Paris.

Benjamin Sabatier a choisi de placer son œuvre sous l'impératif « Do it yourself », meilleur

moyen selon lui de « rematérialiser » le réel et de rendre possible et facile sa reproduction pour tout un chacun. À l'image de ce slogan que l'artiste prône dans le cadre de son entreprise artistique IBK (International Benjamin Kit), Benjamin Sabatier entraîne les spectateurs à prendre part au processus de création d'une œuvre. Son vocabulaire artistique se compose de matériaux bruts et facilement accessibles – brique, béton, ustensiles de bricolage, carton, scotch, etc. – qu'il manipule dans le cadre de processus de fabrication extrêmement simples et lisibles. Dans l'ensemble de son travail, l'artiste crée ainsi des procédés reproductibles et participatifs questionnant des notions économiques, sociales et artistiques toujours en lien avec le contexte dans lequel il intervient.

www.ibk.fr



Claire Vergnolle

Née en 1987, l'artiste a vécu à Aulnay-sous-Bois, avant d'entreprendre ses études d'art. Elle est diplômée de l'École européenne supérieure d'art de Bretagne, site de Lorient, en 2011.

Elle vit et travaille actuellement à Lorient. L'artiste développe également son activité artistique et un poste d'administratrice au sein de l'association d'artistes multidisciplinaires, Multi-Prises, cofondée en 2012.

Claire Vergnolle convoque essentiellement des questionnements sur le morcellement, la mémoire et la captation de l'infime. Dans son travail plastique, ces instantanés fugaces sont alors souvent figés dans des installations photographiques, dans le plâtre ou la céramique. Ces gestes anodins, ces fragments sont hissés au regard de tous sur des supports qui questionnent leur propre temporalité.



Catherine Viollet

Après des études aux Beaux-Arts de Quimper, Catherine Viollet apparaît sur la scène de l'art contemporain avec une 1^{ère} exposition, *Finir en beauté*, en 1981, organisée par Bernard

Lamarche-Vadel. Elle est la seule femme du groupe informel de « La Figuration libre » qui réunit alors la nouvelle vague émergente de l'époque. Elle multiplie les expositions, les séjours, les bourses et les résidences de travail à l'étranger : Égypte, Espagne, Japon, États-Unis, Italie, Pays-Bas. Des commandes publiques lui ont permis d'intervenir dans des monuments historiques et des bâtiments publics sur le territoire, notamment en créant des vitraux du chœur de l'église Saint-Joseph à Pontivy. Elle y réalise 16 baies au total avec l'atelier Gaudin entre 1990 et 1994 à Paris.

Dans son œuvre, la ligne et la couleur se conjuguent. Après des années d'un travail de peinture plutôt gestuel, le dessin construit la représentation, en trace l'histoire. Catherine Viollet éprouve le besoin de resserrer son propos sur « le geste de l'observation » de la ligne végétale, celle qui croît sans cesse, entre délitement et reconstruction, pour rendre l'action plus minimale, plus aigüe, dans ce circuit de tension entre l'œil, le cerveau et la main.

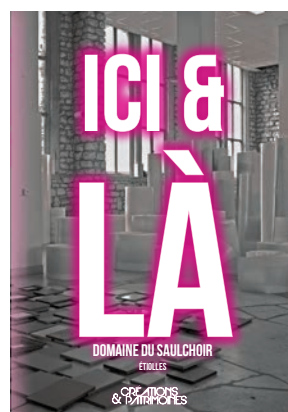


Ouvrages parus dans la collection *Créations & Patrimoines*



Créations & Patrimoines n°1
« L'œil de l'histoire - La conciergerie »
(Parution janvier 2013)

Suite à l'exposition *Demeure(s), histoire et mémoire* à la Conciergerie, en mai 2013, nous nous proposons de faire retour sur les créations en partant des écrits des artistes. Ils explicitent comment leur œuvre a été élaborée par rapport aux « fantômes du passé ». Au-delà de la création sur place ou de l'adaptation des œuvres au lieu, si cette exposition ne renouvelle pas le genre de l'exposition *in situ*, elle propose une lecture de l'histoire (événements, architecture). Il s'agit alors de voir comment un monument historique reçoit la création contemporaine et, en retour, comment la création regarde l'histoire et laisse transparaître les traces laissées par l'histoire. Comment l'œuvre engage-t-elle alors notre regard dans ce lieu ? Qu'apporte l'œuvre aux événements passés ? Et comment l'œuvre se constitue-t-elle « contre » ce patrimoine historique, c'est-à-dire en étant à la fois différente et pourtant si proche ?



Créations & Patrimoines n°2
« Ici & Là - Domaine du Saulchoir - Étiolles »
(Parution janvier 2013)

Dix artistes ont investi le Domaine du Saulchoir, un ancien couvent à Étiolles, à l'occasion du déménagement du centre de formation des maîtres en juin 2013. Si la meilleure approche pour voir les œuvres est bien le déplacement, dans ce vaste espace à l'architecture composite, ce sont également les œuvres qui prennent ici en charge ce mouvement de déplacement. En effet, loin de se fondre dans le site, elles pointent ses caractéristiques par contrastes et renversements de situation. Chaque œuvre offre une nouvelle approche du lieu : fiction, présentation de collection, accrochages en cours, dispositif de réflexion, traces de déambulation. Le déplacement est alors à l'œuvre, *ici & là*.



Créations & Patrimoines n°3
« Ce que le sonore fait au visuel »
Château de Servières - Marseille
(Parution juillet 2014)

« Si tu veux dessiner, ferme les yeux et chante ! ».

Ce conseil poétique donné par Picasso, dit d'emblée ce que le sonore peut faire au visuel quand il en embrasse le projet. Mais ce sont les yeux grands ouverts que beaucoup d'artistes écoutent la radio dans leur atelier, d'autres travaillent en silence ! Qui saurait dire l'incidence de ce fait apparemment anodin, sur la formalisation des œuvres ?

Au-delà de cette situation somme toute traditionnelle, il y a de nos jours, une prise de conscience poétique des effets que les dispositifs sonores produisent dans le visible et quelles sortes de plasticités, ils sont susceptibles de provoquer. Nombre de créations, par le truchement d'objets ou de constructions, avec ou sans les moyens de la photo ou de la vidéo, de l'acoustique ou de l'électronique, ont parfois le sonore pour source. Certaines performances dont le corps est toujours le centre, prennent forme par l'expression de la voix ou dans des battements du cœur. D'autres écoutent la rumeur des villes, le crissement des arbres, le bourdonnement des abeilles...

Le paradigme ici ouvert est infini mais rigoureux : car ce qui importe, c'est la trajectoire créatrice du sonore vers le visuel et non l'inverse. Le son, pour une fois, sera donc ici premier.



www.creations-patrimoines.fr



Création graphique et maquette :

Patricia Danek-Le Coz.

Photographie des œuvres :

Toutes les photographies sont de © Léa Dupart,
Sauf p. 12-13 © P. Danek-Le Coz ; p. 21 © S. Augade ; p. 25 et 26 © T. Daveluy ; p. 29 à 31 © N. Duthois ;
p. 36, 37 et 39 © O. Kisseleva ; p. 4, p. 38, p. 50 et p. 60 à 69 © G. Guillouzouic ; p. 52 à 55 © C. Vergnolle.

Commissariat de l'exposition Hospitalités :

Agnès Foiret et Christelle Bellec.

Coordination :

Gwenaël Guillouzouic.

Supervision et communication :

Anne Maréchal, Kristell Morice, Léa Dupart.

Directrice de la collection Créations & Patrimoines :

Sandrine Morsillo.

Directeur de l'Institut ACTE, UMR-CNRS, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne :

Richard Conte.

Remerciements :

aux adhérents de l'association Multi-Prises pour leur confiance et leur soutien,
à la Cocopaq (Communauté de Communes du Pays de Quimperlé)
et au Crédit Mutuel de Bretagne pour leur aide financière,
à Émilie Kermanac'h de la Scop Chrysalide (Coopérative d'activités et d'emploi),
à Emmaüs de Rédéné,
à la société Valcor,
à la société Suez,
à Emmanuelle et Vladimir Zbynovsky,
à Yves Roland, jardinier de Saint-Maurice pour son patient travail de tonte,
aux services techniques de Clohars-Carnoët pour leur aide logistique et matérielle,
à Gwenaël Guillouzouic pour son travail de coordination et de régie de l'exposition.

L'exposition bénéficie du soutien de la politique scientifique du conseil académique
de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne.

UMR ACTE - 47 rue des bergers, 75015 Paris
Achévé d'imprimer en juin 2015
sur les presses de I.O.V. Communication - 3 Allée Gutenberg, 56610 Arradon, France
Dépôt légal : 1442 juin 2015
ISBN : 978-2-9547481-3-9
Prix : 10 €

ÉLISABETH

AMBLARD

SIMON

AUGADE

THOMAS

DAVELUY

NASTASJA

DUTHOIS

ARNAUD

GOUALOU

OLGA

KISSELEVA

ART ORIENTÉ OBJET /

MARION LAVAL-JEANTET & BENOIT MANGIN

BENJAMIN

SABATIER

CLAIRE

VERGNOLLE

CATHERINE

VIOLLET

Le projet d'exposition relie la production artistique à l'idée de préservation d'un environnement naturel et d'une biodiversité dans lesquels l'homme responsable trouve sa juste place. Il mobilise les artistes, les créateurs, implique divers partenaires autour de propositions touchant la représentation du « bien vivre ensemble » dans des espaces partagés par l'homme, les règnes animal et végétal.

Ce bien commun qui engage notre présent ainsi que notre avenir est suprême. Le projet affirme le principe d'hospitalité et de préservation de la nature, au travers d'une trilogie Œuvre/Site/Paysage. Quelles attitudes les artistes développent-ils face au défi que représentent les enjeux du développement durable, des sanctuaires naturels établis par l'homme, tels le site abbatial de Saint-Maurice ?

Avec ce projet, ils sont invités à produire de libres figures de l'hospitalité, à éco-concevoir des œuvres, tout autant que des postes d'observation, autant d'invitations à poser un autre regard sur leur environnement.

10,00 €



9 782954 748139

